

Claude Closky « Premier choix, deuxième choix, troisième choix »

Premier choix, deuxième choix, troisième choix. Posé ainsi, l'intitulé de la nouvelle exposition de Claude Closky dans la galerie Laurent Godin fait songer au grand déballage d'une vente d'usine, pressée d'écouler les invendus et les pièces avec défauts. Même si l'on sait qu'un.e artiste peut produire des œuvres de qualités variées au cours de sa carrière, c'est un sujet qu'on évite d'aborder, ou alors du bout des lèvres.

Alors ce titre relèverait-il de la provocation, du sabotage, d'un excès de modestie ou bien encore d'une authentique liquidation du stock ? Comme souvent chez Claude Closky, la réponse est plutôt à chercher du côté du double sens, faufilé ici dans le langage de la transaction et l'objet à échanger.

Commençons par la scénographie de l'exposition. Elle se décrit aisément : trois grandes tables, aux formes découpées et couvertes de dessins, occupent trois espaces de la galerie. Des sonneries retentissent lorsque les visiteurs franchissent les seuils d'une salle à l'autre. Malgré ce dispositif théâtralisé, nul doute qu'il s'agit bien d'une exposition de dessin. Les dessins aussi se racontent sans difficulté : ils sont plus d'une centaine, tous uniques, invariablement noirs, imprimés sur des feuilles de format A3 de différentes couleurs. Ils sont répartis sur les tables en fonction de leur type, déterminé par le nombre de formes qui les composent et précisé par une mention écrite sous le dessin : les dessins « troisième choix » contiennent trois formes, « deuxième choix » deux formes et « premier choix » une seule. De plus, les prix des dessins sont indexés sur leur catégorie, les dessins « troisième choix » sont proposés à 300 euros, « deuxième choix » à 200 euros, « premier choix » à 100 euros. Le premier choix est donc le plus modeste et le plus économique, ce qui va à l'encontre de la logique du langage qui accorde habituellement au premier choix les qualités de rareté et de cherté.

À mesure que je décris le protocole, je réalise que sa simplicité n'est qu'apparente. Si la règle, est clairement établie et compréhensible – je

souligne car certaines œuvres de Closky fonctionnent selon une règle cryptée – l'enchâssement des données les unes dans les autres aboutit à une architecture diablement sophistiquée. On retrouve dans ce bel ordonnancement symétrique la rigoureuse logique comptable de Claude Closky, pourtant immédiatement contestée par l'arbitraire des dessins.

Entrons donc dans ces dessins. Ils sont entièrement réalisés « à la main », et néanmoins médiés à travers l'outil numérique, car pris en charge par un logiciel et traduits en pixels, avant d'être imprimés sur papier. Ce processus rappelle de loin celui des peintures sur iPad de David Hockney, qui avaient fait en leur temps l'effet d'une petite révolution. Ces dessins au doigt présentent deux épaisseurs différentes de trait, l'un très fin et l'autre très épais, choisis parmi une palette d'outils graphiques, utilisés ensemble ou séparément. S'ils nécessitent un faible degré de technicité, ils n'en constituent pas moins des « exercices d'agilité mentale », comme le fait remarquer leur auteur, du fait de leur déclinaison en grand nombre qui oblige à renouveler sans cesse les formes, ouvertes ou fermées, conçues d'un trait droit ou sinueux, ligne isolée ou superposée, complexe ou rudimentaire.

Claude Closky n'en est pas à son coup d'essai en matière de dessins, c'est même une pratique très régulière depuis quelques années. La série la plus proche de « Premier choix, deuxième... » est probablement « Portable Network Graphics¹ », un compte Instagram débuté en juillet 2017 où l'artiste publie au moins un dessin par jour, et qui agrège en octobre 2020 plus de 1500 dessins. Tirant son nom de « portable network graphic » ou PNG, un format ouvert d'images numériques créé pour remplacer le format GIF, le compte rassemble des dessins plus complexes que ceux qui nous occupent, mais qui partagent le même caractère incertain, schéma ou dessin simplifié à l'extrême, hésitant entre maladresse feinte ou réelle.

¹ https://www.instagram.com/portable_network_graphics

Avec deux seuls mots dièse associés aux posts, *#inside* ou *#outside*, l'abstraction se double de concept, si ce n'est d'énigme, dans une polarité irrésolue : dessin intime ou extime ?; exécuté à la maison ou dans la rue ?; forme rentrée ou ouverte ?; etc.

Dans le même ordre d'idée, la série *Les Cadeaux*² (2017) – des dessins au stylo-bille sur papier sous-titrés un, deux, trois ou quatre « cadeaux » en fonction du nombre de formes apparentes –, laissent planer un doute sur la nature de ces dessins : outil pédagogique de Froebel ou bien métaphore de cadeau ? Plus ambiguë encore, la série *10%, 20%, 30% and 40%*³ (2014) réunit divers dessins à la règle ou à la main, collage ou assemblage, dont le pourcentage paraît totalement décorrélié du dessin : la règle associative joue à plein entre le mot et la chose, et débride l'imagination analogique. Ces rapports entre image et langage sont riches. Là se révèle l'art de Claude Closky, à la croisée des mathématiques et de la littérature, dans un jeu oulipien entre nombres et mots, théorèmes logiques et associations libres, règles strictes et fantaisie absurde.

Mais revenons aux dessins de « Premier choix, deuxième... » : que nous disent-ils, quelle langue parlent-ils ? Formés d'une ligne unique ou d'un bloc compact, ils sont tirés d'une seule traite.

Stylistiquement, reconnaissons qu'il y a peu à en dire. Sorte de babil de dessin, ils se rapprochent du dessin automatique ou de téléphone, nés d'un trait primal ou brut.

Sur le plan de la signification, en revanche, ils sont beaucoup plus diserts. Ils citent le dessin, en incarnent l'idée, font signe en tant qu'image de dessin. Ils représentent le *dessin abstrait* en général, au point de l'essentialiser, pour ne pas dire de le caricaturer. Beaucoup de gestes sont rassemblés dans ce geste : ceux de Vassily Kandinsky, Paul Klee, Hans Hartung, Cy Twombly, Albert Oehlen ou dans la génération actuelle ceux de Christopher Wool, Laura Owens, David Ostrowski et Linus Bill + Adrien Horni, pour n'en citer que quelques-uns.

² <http://www.closky.info/?p=4014>

³ <http://www.closky.info/?p=3738>

Issues de répertoires et d'époques diverses, ces références croisent un même motif déduit de démarches pourtant diamétralement éloignées : preuve que le dessin libre et abstrait peut s'envisager comme un topos de l'art moderne et contemporain, voire un cliché, une lalissade.

Les dessins de Claude Closky miment ces catégories de dessins, sans participer d'aucun en particulier, se tenant à bonne distance. À ce titre on ne peut s'empêcher de penser au *Degré zéro de l'écriture* de Roland Barthes, qui par comparaison ferait cheminer ces dessins vers le Neutre. Claude Closky emploie le dessin comme une langue, commune et partagée, mais sans pousser jusqu'au sens, la retenant à la lisière de l'intelligible.

On serait tenté de qualifier ces dessins de *gribouillis* si le terme n'était pas si péjoratif, bien que le dictionnaire lui associe « écriture » comme synonyme. Essayons de baptiser ce type de dessin *griphe*, du grec ancien γρίφος, griphos (« filet »), employé au sens figuré de « choses nouées entre elles, entremêlées », et qui désigne un puzzle, une énigme. Placé dans la bouche et l'oreille entre graphe et griffe, notre *griphe* s'ajusterait bien ici pour nommer ces dessins mystérieux, silencieux sur leur mode opératoire, hors de toute représentation et rétifs à toute interprétation.

À caractère minimal de l'objet, échelle maximale du dispositif. Au point d'ailleurs que l'espace pour se mouvoir est réduit à la portion congrue, contraignant le spectateur à se glisser le long des murs. La grande quantité de ces dessins fait imaginer qu'ils ont été produits à la chaîne, à la cadence d'une routine, nous renvoyant au modèle de l'usine. Le geste minimum multiplié au maximum est d'ailleurs fréquent chez Claude Closky, où des éléments sommaires peuvent être démultipliés et hissés à des dimensions épiques. Les calendriers, listes, dictionnaires, ou encore les formats numériques génératifs qu'emploie régulièrement l'artiste, se prêtent à ces échelles qui flirtent avec les grands nombres. Ces dispositifs rendent aussi manifestes l'idée de travail de l'art, par le temps et le labeur qu'ils requièrent.

À une potentielle réflexion sur la valeur-travail s'ajoute surtout ici une réflexion sur le prix des œuvres. Claude Closky fait remarquer que le prix de ces dessins s'inscrit dans une économie réelle, comparable au coût d'un billet de train par exemple. Cette question du prix de l'art tараude d'autres œuvres, à l'instar d'*Hammer Price*⁴ (2020), un jeu basé sur la comparaison d'adjudications récentes, ou bien *Prints for 06 and 90 Yuans*⁵ (2016), des dessins identiques dont le prix varie en fonction de leur orientation et de celle de l'étiquette, 06 yuans se renversant en 90 yuans.

Les textes inscrits sous les dessins de cette série – « troisième choix » etc. – entrent en dialogue avec le dessin, dans une visée auto-référentielle située dans la généalogie conceptuelle. Pour un peu, on croirait que le prix a été laissé sur l'œuvre... Pour *Premier choix, deuxième choix troisième choix*, chaque dessin est unique, bien que l'impression numérique et la série extensive les rapprochent de multiples. Si l'installation fonctionne comme un tout, dans son entièreté, l'artiste tient pourtant à ce que l'installation soit vendue à la pièce, dispersée donc. Uniques et malgré tout équivalents, ces dessins sont proposés au choix de l'acheteur. Mais à faible degré de dessin, faible degré de subjectivité. Comment va s'opérer le choix des acheteurs ? Pourquoi ce dessin plutôt qu'un autre ? Le statut social va-t-il s'exprimer à travers le choix de la catégorie ? La couleur standard des papiers machines va-t-elle entrer en ligne de compte ?

Grâce à ses prix relativement accessibles, l'installation propose à chaque visiteur de participer à son dispositif marchand et de repenser la galerie comme lieu de vente. Elle engage la transaction comme on engage une conversation – soit le commerce envisagé ici dans son sens figuré de fréquentation, liaison. S'aventurant sur le terrain du négoce de détail pour son potentiel de communication et media, Claude Closky transcende la trivialité des affaires et instaure un rapport de réciprocité dans la boucle spectateur-dessin-artiste-galeriste.

⁴ <https://www.sittes.net/hammerprice/>

⁵ <http://ww.closky.info/?p=3834>

Il pousse la logique de la galerie à son extrémité, sans malice ni ironie, sans tabou non plus. Au dénouement de cet enchaînement, le dessin accède au statut de bien de consommation et le commerce de l'art s'élève au rang des beaux-arts. Le temps d'une exposition.

Laetitia Chauvin

Claude Closky	
Impression numérique et feutre gouache, 2020	
42 x 29,7 cm ou 29,7 x 42 cm	
Unique	
<i>Premier choix</i>	100 euros
<i>Deuxième choix</i>	200 euros
<i>Troisième choix</i>	300 euros

galerie laurent godin

CLAUDE CLOSKY

PREMIER CHOIX

DEUXIÈME CHOIX

TROISIÈME CHOIX

Vernissage dimanche 4 octobre 2020, 16h - 20h

Exposition : 6 octobre - 21 novembre 2020

Du mardi au samedi, de 11h à 19h

Galerie Laurent Godin
36 bis rue Eugène Oudiné
75013 Paris
T. +33 1 42 71 10 66
info@laurentgodin.com